

L'USAGE DU CONCEPT DE GENRE DANS LA DESCRIPTION DE SOI : VARIATIONS SUIVANT LES CONTEXTES

CENDRINE MARRO

SCIENCES DE L'ÉDUCATION

1. Introduction conceptuelle

Dans un entretien accordé au Monde de l'éducation en juin 2000, publié sous l'intitulé : « Les acquis des femmes sont bien fragiles », l'anthropologue Françoise Héritier tenait des propos qui, me semble-t-il, sont tout à fait appropriés pour introduire cette journée consacrée au Masculin et au Féminin:

« Nous transportons avec nous des modes de pensée et d'action sur lesquels nous ne songeons jamais à nous interroger et qui fonctionnent comme s'ils allaient de soi. C'est un fonctionnement par « prétérition » : il n'est pas nécessaire pour qu'il soit efficace d'en avoir conscience. Il nous a été inculqué à travers les gestes, les paroles, les attitudes, les comportements de nos parents, des adultes en général, relayés par tous les messages et signaux explicites et implicites du quotidien. C'est ce socle-là, des représentations ordinaires, qu'il est difficile mais pas impensable d'ébranler ».

J'espère que mon intervention, de même que celles de l'ensemble des participant-e-s à cette journée, contribueront à stimuler notre réflexion commune en ce sens, que ce soit via les citations, les quelques éléments conceptuels ou encore les données empiriques qui vont vous être présentées. Maîtresse de conférences au département des sciences de l'éducation de Paris 10, j'exerce mes activités de recherche au sein de l'équipe Savoirs et Rapport au Savoir (SRS) du Centre de Recherche Éducation et Formation (CREF), dans l'axe identités sexuées, rapports sociaux de sexe et mixité où je travaille en collaboration avec Nicole Mosconi, spécialiste des questions de mixité à l'école. Psychologue de formation, je me suis très tôt intéressée au domaine de « la psychologie différentielle des sexes ». Plus précisément, mes intérêts en matière de recherche ont toujours porté sur les relations et interactions qu'entretient la variable « **sexe d'état civil** », avec d'autres variables d'ordre psychologique telles que les représentations de soi, représentations d'autrui et conduites diverses (que ce soit dans un contexte de relations interpersonnelles, d'élaboration de projets scolaires et professionnels, ou de choix d'activités dans la vie quotidienne).

Le fait que j'utilise ici les termes « sexe d'état civil » peut paraître étrange à certain-e-s (et pourtant, je pense qu'il faudrait prendre davantage l'habitude de cet usage), mais à une époque où, de mon point de vue, règne une grande confusion concernant la distinction « sexe-genre » (alors même que la diffusion du terme genre était censée permettre l'inverse !), il me semble capital de bien expliciter quelle signification on donne aux termes utilisés. Ainsi, dans mes propos, le terme **sexe** renvoie toujours à la bi-catégorisation imposée par l'état civil (sur la base de caractéristiques anatomiques censées ne jamais être ambiguës !) et qui fait que la plupart des individus déclarent sans trop de difficulté être une fille ou un garçon, une femme ou un homme, notamment lorsqu'on leur pose la question via un questionnaire. Contrairement à ce qu'il m'est donné parfois d'observer dans

différentes publications ou d'entendre dans différentes communications, jamais je n'utilise le terme **genre** pour désigner cette distinction d'état civil. Et j'indiquerai dans quelques instants quelle définition j'associe précisément à ce terme. De même que je ne parle jamais de stéréotypes de genre (et je déplore cet usage qui se répand !) mais de stéréotypes de sexe pour bien souligner que la cible de ces représentations sociales cristallisées est constituée des deux seuls groupes de sexe que l'état civil accepte de reconnaître et dont la société légitimise l'existence en recourant au genre. C'est en ce sens que certaines sociologues (telle Christine Delphy¹) ou anthropologues (telle Nicole Claude Mathieux²) considèrent que le genre construit le sexe, idée que je partage totalement. Ces derniers propos me conduisent à aborder plus précisément le concept de genre, ce à quoi il renvoie.

Donc, le genre c'est quoi ? Quand on parle de genre, de quoi parle-t-on ? Dans mon système conceptuel, le **genre** se situe au niveau social: c'est une **construction sociale** qui renvoie à un **système de normes de sexe** (*les normes de féminité n'ont de sens que parce qu'il existe des normes de masculinité et vice versa ; il y a donc système et c'est important de garder cela à l'esprit*). Ce système définit en regard, dans des positions asymétriques, des **modèles interdépendants et intégrés** de traits de personnalités, de comportements, de tâches, d'activités ou Rôles de sexe Féminin et Masculin ; Rôles auxquels sont censés se conformer (et sont en ce sens éduqués, socialisés) les individus appartenant à la société qui les génère, suivant qu'ils ont été déclarés par l'état civil appartenir à la catégorie des individus de sexe « féminin » ou « masculin ». Ainsi que l'indique le tableau 1 ci-après, chacun de ces Rôles est constitué de rôles plus élémentaires, renvoyant d'une part à des « traits et comportements » et d'autre part à des « tâches et des activités » inégalement valorisés socialement ! Ce dernier point est capital car c'est ce qui permet à tout un chacun/e de penser les inégalités entre femmes et hommes comme légitimes car liées à des différences irréductibles³.

Tableau 1 : le genre comme système de Rôles de sexe Féminin et Masculin

RÔLES DE SEXE FÉMININ	RÔLES DE SEXE MASCULIN
*rôles de sexe élémentaires traits / comportement	
→ féminins	→ masculins
<i>sensible</i>	<i>indépendant</i>
<i>compréhensive</i>	<i>esprit de compétition</i>
<i>féminine</i>	<i>masculin</i>
<i>parle avec douceur</i>	<i>défend ses opinions</i>
<i>écoute les autres</i>	<i>goût du risque</i>
*rôles de sexe élémentaires tâches/activités	
→ féminins	→ masculins
<i>faire le ménage</i>	<i>faire le jardin</i>

¹ Ouvrage phare : Delphy, C., *L'Ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.

² Ouvrage phare : Mathieu, N.-C., *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, coll. « Recherche », 1991.

³ Alors même que comme le démontre bien G. Fraisse dans ses multiples publications, il y a aucune raison que des différences entraînent des inégalités : on peut être différent et égaux, ces deux concepts n'appartiennent pas au même registre : le premier relève du registre ontologique alors que le second relève du registre politique. Fraisse, G., « A côté du genre », in Tazi N. (dir.), *Masculin-féminin, les mots du monde*, Paris, la Découverte, 2004, pp. 59-84.

<i>s'occuper d'autrui</i>	<i>s'occuper de la voiture</i>
<i>femme de ménage</i>	<i>mécanicien auto</i>
<i>secrétaire</i>	<i>jardinier</i>

Ainsi, de manière synthétique, on peut dire avec l'anthropologue Nicole Claude Mathieu (2000)⁴ que parler de genre, c'est mettre en exergue combien « Les sociétés humaines [...] surdéterminent la différenciation biologique en assignant aux deux sexes des fonctions différentes (divisées, séparées et généralement hiérarchisées) dans le corps social en son entier. Elle leur applique une "grammaire": un genre (un type) "féminin" est imposé culturellement à la femelle pour en faire une femme sociale, et un genre "masculin" au mâle pour en faire un homme social. » (p. 192). On remarquera qu'il manque toutefois un élément important à cette définition très éclairante, élément qui renvoie au fait que le genre apparaît non seulement comme l'opérateur de constructions de différences, mais de différences qui ne se contentent pas de distinguer mais surtout hiérarchisent et vont socialement se traduire en inégalités entre individus censés appartenir à des sexes différents. La boucle est bouclée et les concepts de « rapports sociaux de sexe » et de « domination masculine » peuvent alors prendre tout leur sens ici, permettant ainsi de saisir la portée de ces propos de Mary Wollstonecraft, certes anciens mais qui demeurent oh combien pertinents dans de nombreux contextes aujourd'hui : « Une femme féminine n'est rien d'autre qu'un être conforme au désir des hommes »⁵.

Si personnellement je préfère utiliser le concept de **Rôle de sexe** à celui de genre (cf. Marro, 2003)⁶ c'est parce que ce concept me permet d'insister :

- d'une part, sur l'idée de construction des différences de sexe (un rôle, ça se construit, ça se met au point) et ainsi de rompre avec l'idée de différences qui seraient « naturelles » (perspective essentialiste)

- et, d'autre part, sur le fait qu'un rôle, peut être ou non endossé, et qui plus est de différentes manières. **Il y a du jeu possible**, tout n'est pas rigidement fixé ! Ce que l'on constate du reste aisément sur nous-mêmes et autrui, même s'il est difficile d'échapper complètement à ces rôles tant nous sommes incité-e-s quotidiennement à y adhérer, tous et toutes. Mais fort heureusement, nous parvenons à prendre des distances, plus ou moins importantes, y compris à l'adolescence, bien que cela s'avère plus ou moins aisé suivant les personnes et notamment, suivant que l'on est fille ou garçon (du fait de la valorisation différentielle des sexes qui place l'homme et le Masculin en situation de supériorité, de dominance (symbolique mais parfois bien réelle). Ce que je vais illustrer concrètement immédiatement via des données recueillies auprès de collégiens/nes et dont vous pourrez retrouver le détail dans deux publications assez récentes (Marro, C. 2000 et 2003)⁷

Bref, retenons pour l'instant que chacun et chacune témoignons **de degré d'adhésion aux Rôles/rôles de sexe assez variables** ; degré d'adhésion qui renvoie au concept d'**orientation de**

⁴ Article « Sexe et Genre », in Hirata H., Laborie F., Le Doaré H., Sénottier D., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2004.

⁵ Considérée comme la première féministe anglaise, Mary Wollstonecraft est passionnée par le problème « de l'éducation des filles » (titre de son premier ouvrage parût en 1787) ; alors qu'elle est journaliste et traductrice pour un éditeur anglais, elle publie en 1792 « Défense des droit de la femme » ; Cf. Françoise Barret-Ducrocq (Février 2000), forum Diderot « De la différence des sexes entre les femmes ».

⁶ J'ai développé les raisons de ce choix terminologique dans l'article Marro C., « Se qualifier de « fille féminine » ou de « garçon masculin » à l'adolescence », in Marro C. (coord.), *Pratiques Psychologique*, N° 3, (« Féminin/Masculin, du genre et des identités...sexuées »), N° spécial, 2003, pp. 5-20.

⁷ Marro C., « Evaluation de la Féminité, de la Masculinité, et auto attribution des caractéristiques "féminin" et "masculin". Quelle relation ? », in Marro C., Vouillot F. (coord.), *L'Orientation Scolaire et Professionnelle*, N° 31, 4, (« Construction et affirmation de l'identité chez les filles et les garçons, les femmes et les hommes de notre société »), N° spécial, 2002, pp. 545-563. Marro, C. (2003), *op. cit.*

genre proposé par Sandra BEM⁸ (concept bien plus pertinent à mes yeux que celui d'identité de genre, l'idée d'identité de genre impliquant notamment une certaine stabilité de l'appropriation individuelle stable des normes de sexe à travers les situations, idée que je conteste).

2. Genre et représentation de soi au collège, quelques données empiriques

Depuis plusieurs années, j'essaie d'appréhender justement dans quelle mesure, avec quelle ampleur, de jeunes adolescents adhèrent aux Rôles de sexe Féminin et Masculin et plus spécifiquement quels sens les qualificatifs féminin ou masculin peuvent prendre pour eux, (cf. notamment, Marro 2002 et 2003, op. cit.). Pour ce faire, j'utilise entre autres, des adaptations personnelles du Bem Sex Rôle Inventory (BSRI ; inventaire des rôles de sexe) de Sandra Bem (1974)⁹. Je rappellerai brièvement que cet outil se compose notamment de vingt items « féminins », dont le descripteur « féminin », et de vingt items « masculins », dont le descripteur « masculin ». Pour chaque item, les sujets doivent indiquer sur une échelle en six points (dans mes adaptations, au lieu de sept dans l'outil d'origine), allant de « jamais » à « toujours », dans quelle mesure chaque descripteur de la liste les décrit tel qu'ils sont en général. Cet outil permet d'obtenir par sujet deux scores moyens dits de « Masculinité » (appelés score M) et de « Féminité » (score F), scores sur six permettant de déterminer l'orientation de genre caractérisant chaque personne suivant quatre modalités : Androgyne, Féminine, Indifférenciée, Masculine. Dans le cadre de ma communication présente, je laisserai de côté cette typologie pour me centrer uniquement sur le comportement auto-attributif adopté par 323 élèves de 3e vis-à-vis des descripteurs « féminin » et « masculin » (cf. tableau 2). Cet échantillon comportait 161 filles et 162 garçons qui ont été interrogés dans le cadre scolaire en 1998.

Tableau 2 : Répartition des réponses (effectifs et pourcentages) concernant les descripteurs « féminin » et « masculin » sur les six échelons proposés pour les garçons et les filles

Descripteur « féminin »:

	1) Jamais	2) Presque jamais	3) Peu souvent	4) Souvent	5) Presque toujours	6) Toujours	Ef. total
Filles	2 1 %	5 3 %	17 11 %	31 19 %	44 27 %	62 39 %	N : 161 100 %
Garçons	144 89 %	3 2 %	5 3 %	3 2 %	0	7 4 %	N : 162 100 %

Descripteur « masculin »:

	1) Jamais	2) Presque jamais	3) Peu souvent	4) Souvent	5) Presque toujours	6) Toujours	Ef. total
Filles	79 49 %	37 23 %	23 14 %	13 8 %	5 3 %	4 2 %	N : 161 99 %
Garçons	2 1 %	0	1 0.5 %	11 7 %	15 9 %	133 82 %	N : 162 99.5 %

⁸ Bem S.L., « Au delà de l'androgynie. Quelques préceptes osés pour une identité de sexe libérée », in Hurtig M.C., Pichevin M.F., *La Différence des sexes. Questions de psychologie*, Paris, Tierce, 1986.

⁹ Bem S.L., « The Measurement of psychological androgyny », in *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, N° 42, 1974, pp. 155-162. Une traduction de cet outil est publié dans Bem S. (1986), op. cit.

À la lecture de ces tableaux, il apparaît nettement que, si se décrire comme quelqu'un de « féminin » est de l'ordre de l'impensable pour la grande majorité des garçons (89 %), il n'en va pas tout à fait de même pour les filles vis-à-vis du descripteur « masculin » puisque « seules » 49 % déclare qu'être quelqu'un de masculin ne leur correspond jamais. Réciproquement, il est possible de constater que, si 82 % des garçons se décrivent comme étant « toujours quelqu'un de « masculin », il n'en va de même que pour 39 % des filles vis-à-vis du descripteur « féminin ». En d'autres termes, on constate que l'auto-attribution, tant en termes d'adhésion que de rejet, de ces deux descripteurs fonctionne différemment pour les garçons et pour les filles ; elle apparaît ainsi particulièrement discriminante à l'égard des deux sexes, chacun de ces items revêtant une prégnance différente pour les garçons et les filles, prégnance particulièrement forte et consensuelle pour les garçons en termes d'attrait pour le descripteur « masculin » et de rejet pour le descripteur féminin.

Reconduisant ce type d'étude auprès d'élèves de 6e (54 garçons et 44 filles), nous avons cette fois proposé, entre autres, trois items particuliers faisant intervenir l'assignation sexuée (soit fille ou garçon). Dans le questionnaire « version fille », ces trois items étaient les suivants : Je suis une fille féminine (item 19) ; J'aime faire en général ce que font les filles (item 6) ; J'aime bien faire des choses que font plutôt les garçons (item 31). Dans le questionnaire « version garçon », ces trois items apparaissaient à la même place mais étaient formulés de la manière suivante : Je suis un garçon masculin (item 19) ; J'aime faire en général ce que font les garçons (item 6) ; J'aime bien faire des choses que font plutôt les filles (item 31). Nous avons cette fois proposé pour chaque descripteur, quatre modalités de réponse allant de rarement à très souvent. Les résultats obtenus figurent dans le tableau 3 :

Tableau 3 : Recherche 2002 ; élèves de 6^{ème}.

	Réponses des garçons (N : 54)	Réponses des filles (N : 44)
item19	Je suis un garçon masculin :	Je suis une fille féminine
Rarement	0 %	16 %
Quelquefois	4 %	25 %
Assez souvent	24 %	23 %
Très souvent	71 %	36 %
Total	100 %	100 %
Item 6	J'aime faire ce que font en général les garçons	J'aime faire ce que font les filles en général
Rarement	11 %	21 %
Quelquefois	20 %	25 %
Assez souvent	24 %	25 %
Très souvent	44 %	30 %
Total	100 %	100 %
Item 31	J'aime bien faire des choses que font plutôt les filles	J'aime bien faire des choses que font plutôt les garçons
Rarement	75 %	48 %
Quelquefois	24 %	25 %
Assez souvent	2 %	11 %
Très souvent	0 %	14 %
Total :	100 %	100 %

De même qu'avec les données précédentes, on observe ici combien il semble difficile pour un garçon de ne pas s'auto-attribuer un descripteur tel que « je suis un garçon masculin » (0 % des

garçons choisissent la réponse rarement, 4 % quelquefois !) alors qu'il en va différemment de la part des filles vis-à-vis du descripteur « je suis une fille féminine » (16 % des filles choisissent la réponse rarement et 25 % quelquefois !). On remarquera par ailleurs que se considérer comme un garçon masculin et aimer faire ce que font en général les garçons, ne va pas nécessairement de pair : dans ce dernier cas, on observe une dispersion bien plus importante des réponses ; 11% des garçons déclarant aimer faire rarement ce que font en général les garçons. Par contre, toujours chez les garçons, on remarque un rejet très consensuel de l'item « aimer faire des choses que font plutôt les filles », 0 % des garçons déclarant très souvent aimer cela, et seulement 2 % assez souvent. Chez les filles, des tendances similaires se manifestent, bien que de manière moins prononcée dans ce dernier cas de figure puisque 14 % des filles déclarent aimer très souvent faire des choses que font plutôt les garçons.

En guise de conclusion provisoire, nous pouvons dire que s'il n'est pas toujours aisé de saisir conceptuellement parlant l'articulation sexe/genre, concrètement parlant, les choses ne sont pas plus simples, contrairement à ce que le sens commun voudrait nous faire croire. De multiples combinaisons sont, d'un point de vue psychologique, tout-à-fait possibles sans pour autant engendrer de déséquilibre identitaire. Ainsi, je peux considérer que je suis une fille, sans pour autant me considérer en tous lieux comme quelqu'un de féminin ou ne pas aimer faire ce que font en général les garçons. Les jeunes ont, de ce point de vue, beaucoup plus de souplesse qu'on ne le pense pour peu qu'ils/elles se sentent autorisé-e-s à s'exprimer sans être jugé. Ce que leur permettra peut-être davantage dans l'avenir, le développement des théories Queer¹⁰, en tant que critiques déconstructives de tous les essentialismes, des assignations identitaires normalisantes, des binarismes réducteurs (homo/hétéro ; masculin/féminin...), etc.

Pour terminer, j'emprunterai à Christine Delphy (2002)¹¹ les propos suivants, qui, je pense, illustrent bien mes données, tout en soulignant combien penser le genre (ce qui ne consiste nullement, comme s'y emploient certains et certaines, à remplacer dans leur propos le terme sexe par celui de genre !) ne va pas de soi et nécessite des questionnements incessants et multiples, sortant des sentiers battus par les normes, tant sur le plan conceptuel que pratique, nous permettant ainsi de penser l'impensable : « Pour penser le genre, comme pour penser quoi que ce soit, il faut sortir du domaine des présupposés. Penser le genre c'est repenser la question de son rapport au sexe, et pour penser cette question, il faut la poser : ce qui implique que l'on abandonne l'idée qu'on connaît la réponse ».

¹⁰ A ce sujet, on consultera avec intérêt la récente publication en français de l'ouvrage de Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005.

¹¹ Delphy C., « Penser le genre : quels problèmes ? », in *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, 2002, p. 94.